

« Politique des protéines, politique du genre », Priscille Touraille

INTRODUCTION :

« Quel que fût le cas, mon père ne dormait jamais sans avoir dîné. Quand il nous arrivait de manquer de nourriture à la maison, nous nous couchions tous sans manger sauf lui. Ma mère cachait son plat dans une ouverture du four. Il s'asseyait, mangeait seul, tandis que nous le regardions. Une fois je tendis la main vers son assiette : il me frappa sur les doigts. » Le texte de Priscille Touraille s'ouvre avec une citation de EL SAADAWI Nawai, une écrivaine égyptienne, qui est Médecin, psychiatre et féministe, tirée de son ouvrage *Feradaous, une voix en enfer*.

Hommes grands, femmes petites : une évolution coûteuse est un livre de Priscille Touraille publié en 2008 aux éditions de la Maison des Sciences de l'Homme.

Priscille Touraille est docteure en anthropologie sociale de l'Ecole des hautes études en sciences sociales (EHESS, Paris). Le titre de son ouvrage est en réalité le titre de sa thèse publiée à la MSH en 2008 : « Hommes grands, femmes petites, une évolution coûteuse. Les régimes de genre comme force de l'adaptation biologique », thèse dirigée par Françoise Héritier. La préface, elle, est rédigée par Dominique Pestre. Priscille Touraille reçoit, pour son œuvre, le Prix Le Monde de la recherche universitaire et le Prix de la ville de Paris. Priscille Touraille est actuellement chercheuse associée au laboratoire d'Éco-anthropologie et d'Etnnobiologie du Muséum national d'histoire naturelle au Musée de l'Homme de Paris. Elle poursuit une réflexion épistémologique pour montrer que l'articulation des modes de pensée des sciences sociales et des sciences de la vie est nécessaire pour affronter la problématique hommes/femmes¹.

Son livre retrace plusieurs études ethnographiques, c'est-à-dire plusieurs études qui analysent sur le terrain la culture et le mode de vie d'une population. Ces différentes études permettent ainsi à l'autrice de discuter, dans cet ouvrage, des explications évolutives du dimorphisme sexuel qui différencie la corpulence entre mâles et femelles dans le monde vivants ; et ici en particulier entre l'homme et la femme. Elle remet en cause, dans son ouvrage, la dimension naturelle qui serait la seule explication du dimorphisme sexuel entre l'homme et la femme ; et elle attire l'attention sur l'absence d'un modèle robuste qui rende compte de l'écart sexué de la stature dans l'espèce humaine. En effet, elle parvient peu à peu à faire émerger une

¹ https://www.canal-u.tv/auteurs/touraille_priscille

hypothèse inédite en confrontant des données et des modèles disponibles dans des champs disciplinaires éloignés, soit un modèle selon lequel le dimorphisme sexuel entre homme et femme est le résultat d'organisations politiques particulières et de cultures patriarcales.

Le texte que nous présentons correspond au chapitre 11 de l'ouvrage. Cet extrait relate, toujours au moyen d'une présentation de plusieurs études ethnographiques, les différentes inégalités nutritionnelles entre hommes et femmes dans certaines populations données, notamment en termes de protéines ; que ce soit au travers de la chasse, de la collecte, de l'horticulture ou de l'économie agricole par exemple. Ce chapitre succède au chapitre 10 qui avait, entre autres, pour intention de démontrer en quoi les femmes, comme tous les primates femelles, devraient avoir priorité sur les éléments de l'alimentation de plus grande valeur nutritive en rapport à la charge de procréation ; et il a pour intention de savoir s'il existe les preuves d'une alimentation de valeur nutritive élevée attribuée aux femmes et aux enfants de sexe féminin qui pourraient justifier le caractère adaptatif des pratiques culturelles. En effet ce texte a pour objectif de surmonter une tension qui est celle de savoir s'il existe-t-il — pour rester dans le champs paradigmatique des théories évolutionnistes classiques — les preuves d'une alimentation de valeur nutritive élevée attribuée aux femmes et aux enfants de sexe féminin qui pourraient justifier le caractère adaptatif des pratiques culturelles. Pour cela, l'autrice donne à voir les différentes interprétations qui découlent de ces inégalités alimentaires, et elle oppose ainsi les théories évolutionnistes panglossiennes par rapport à d'autres types d'interprétations moins naturalistes.

La question qui sous-tend ce texte est alors celle de savoir si ces inégalités en termes de consommations alimentaires avantage un groupe plutôt qu'un autre, ainsi que de connaître les origines de cette asymétrie en termes d'apports nutritionnels : **Les apports nutritionnels différenciés sont-ils le seul résultat d'une évolution et d'une adaptation naturelles, ou bien sont-ils la conséquence d'organisations politiques particulières et de cultures patriarcales ?** Priscille Touraille montre ainsi, dans ce texte, en quoi les inégalités nutritionnelles, dans les sociétés présentées, sont des inégalités qui profitent généralement aux hommes plutôt qu'aux femmes ; et elle montre que ces inégalités résultent en fait d'un contrôle politique et culturel de la consommation alimentaire des femmes.

Sa **méthode** d'étude repose essentiellement sur une méthode anthropologique. En effet, l'autrice cite un tas de tribus et de communautés différentes pour illustrer ses propos. Elle établit une comparaison de différentes conclusions qui découlent des études ethnographiques qu'elle présente. La plupart des milieux sociaux qu'elle relate au travers de ces études sont cantonnées aux populations dites alors « primitives ».

Nous présenterons d'abord, dans cet exposé, les différentes inégalités nutritionnelles auxquelles sont confrontés les hommes et les femmes de ces populations données. Ensuite, nous donnerons à voir les différentes interprétations qui sont faites de ces inégalités alimentaires, et à qui profite finalement ces

inégalités alimentaires. Nous prolongerons ensuite cet exposé au travers d'une analyse contemporaine des inégalités en termes d'apports nutritionnels, ainsi que leurs conséquences sur la morphologie des femmes et des hommes.

la représentation du dimorphisme sexuel. Enfin, nous émettrons quelques critiques sur le texte de Priscille Touraille.

Les autrice-eur-s principales-aux que Priscille Touraille présente dans son texte :

- John Speth :
-> Il a une vision égalitariste (tous les individus ont un accès égal aux ressources), mais, pour lui, ce n'est pas parce que tous.les participent aux échanges que la nourriture est répartie également entre les hommes et les femmes. Pour lui, l'impact nutritionnel est négligé de manière générale au profit des aspects symboliques.
- Eric Ross :
-> Il prétend que l'effort de travail et la consommation n'est pas également répartis en fonction de l'âge et en fonction du sexe ; les hommes adultes étant favorisés par rapport aux femmes et aux enfants.
- Christine Delphy :
-> Elle met en évidence les biais des études actuelles de la consommation qui imposent une théorie égalitaire de la répartition des ressources, soit une théorie qui prétend connaître la consommation sans l'avoir étudiée.

I - Inégalités nutritionnelles : des comptes rendus impressionnistes, mais d'une violence récurrente

1.1. Un difficile accès aux protéines pour les femmes

◇ Des femmes privées de viande

Dans son texte, Priscille Touraille emprunte les termes de "politique des protéines" à Shirley Lindenbaum. Cette dernière explique que les femmes ont un accès limité à la viande et aux aliments gras en général, notamment chez les Flore de Nouvelle Guinée.

◇ Des femmes limitées en termes de quantité de nourriture

En plus d'être privées de viande et de nourriture grasse, les femmes sont limitées en termes de quantité de nourriture. C'est en effet ce que l'on remarque dans les sociétés Chukchee de Sibérie mises en exergue par Priscille Touraille. Dans ces sociétés, les femmes préparent la nourriture et la présentent à leur mari.

Elle leur découpe les meilleurs morceaux et prennent ce qu'il reste ; elles rongent les os et se contentent de lécher leurs doigts. Les Chukchee ont une formule : "Si vous êtes une femme, vous mangez les miettes.

◇ Un égoïsme masculin unilatéral

En outre, l'accès des femmes à la production alimentaire des hommes est réglementé, tandis que l'accès des hommes à la production des femmes est apparemment tellement une évidence que les ethnologues ne prennent pas la peine d'en faire même la remarque.

◇ Des femmes privées des aliments les plus riches

Priscille Touraille cite White Neville lorsqu'elle explique que la graisse est riche en énergie par rapport aux glucides. En effet, la graisse apporte 9 calories par gramme tandis que les glucides et les protéides n'en apportent que 4. Et elle explique qu'elle est une nourriture très prisée en général dans la société aborigène ; et elle est de manière générale toujours donnée aux hommes. Le foie est aussi un morceau convoité qui va en majorité aux hommes. Le foie est une excellente source de vitamine C, d'acide folique et une importante source d'autres vitamines et minéraux incluant le fer, explique White Neville. George Silberbauer ajoute que « le foie est un des premiers organes à être retiré de la carcasse et il est souvent mis à griller sur le site de la chasse comme "snack" pour les hommes », notamment dans les sociétés Bushmen du Kalahari.

◇ Des inégalités dues à des rapports de force et de pouvoir

Priscille Touraille cite l'ethnologue Whitehead qui soulève en effet une anecdote qui raconte que, dans les sociétés Seltman, des femmes avaient attrapées un jour un python. Celles-ci étaient rentrées au village, et elles se sont mises à le cuire pour le consommer, sans en référer aux hommes. Les hommes ne l'entendaient pas de cette oreille. Une bataille eut lieu, les femmes lançant des tubercules brûlants à la face des hommes et les hommes « mordant les mains des femmes pour leur faire lâcher le serpent » ; les enfants, qui essayaient d'aider les femmes, hurlaient en recevant des coups dans la mêlée ; quand enfin les hommes ont réussi à tirer le python des mains des femmes, ils leur ont, en plus, confisqué tous les tubercules et légumes déjà cuisinés et ont menacé les enfants pour qu'ils rendent tous les œufs tirés du ventre du python.

◇ Une instrumentalisation du travail des femmes au profit des hommes

L'ethnologue Lindenbaum explique que, dans les sociétés Fore de Nouvelle-Guinée, les porcs domestiqués étaient une "protéine de choix" consommée généralement par les hommes, bien que les porcs en question étaient élevés par les femmes. Les hommes seuls entendaient, en effet, que ces protéines étaient inadaptées pour les femmes et les enfants. Les femmes se limitaient à la consommation de grenouilles, d'insectes, de petit gibier ou de cadavres humains. La consommation de cadavre humain, et en particulier de cerveau humain, est notamment la cause de la maladie du kuru, qui est une maladie cérébrale dégénérative ; cette maladie étant ainsi majoritairement infligée aux femmes. Ces inégalités genrées, chez les Fore, sont justifiées au moyen d'une croyance qui considère les aliments "impropres" et "pollués" impropres à la consommation des hommes.

1.2. La ségrégation dans la consommation

◇ Des femmes exclues des lieux de chasse

Le difficile accès aux protéines pour les femmes s'expliquerait aussi par le fait que les femmes seraient ségréguées de certains endroits propices à la consommation de viande notamment. En effet, les hommes passeraient plus de temps à la chasse, soit un lieu propice à la consommation de protéines. Le gibier, par exemple, était généralement consommé par les hommes pendant la chasse en guise de "snacks". En outre, Lorna Marshall explique que, dans les société Kung du Kalahari, les hommes consommeraient sur leurs sites de chasse pratiquement toute la moelle de la viande qu'ils chassent. John Speth, lui, explique que les hommes aka passeraient plus de temps à la chasse, ce qui leur donnerait un meilleur accès à la viande. Les hommes hadza de Tanzanie adoptèrent, quant à eux, des stratégies de chasse afin d'éviter de partager les meilleures parts des carcasses animales, explique Henry Bunn.

◇ Les repas entre hommes : un moyen de priver les femmes de la consommation de viande

Par ailleurs, Priscille Touraille explique que les femmes étaient également privées d'un grande partie de la consommation de viande, chez les aborigènes australiens qu'elle a étudiés, car une bonne partie de la viande était consommées dans des repas pris entre hommes au cours de leurs expéditions. Enfin, l'ethnographie menée par Serge Bahuchet, et commentée par Igor De Garine et Georgius Koppert, sur les akas d'Afrique centrale nous informent que durant les périodes de pénurie alimentaire, les femmes restaient au campement où elles exécutaient des rituels pour qu'il y ait de la viande en abondance, tandis que les chasseurs, partis dans la forêt, étaient eux déjà en train de se gorger de nourriture.

1.3. Tabous spécifiques pendant la grossesse et l'allaitement

Dans le texte, Priscille Touraille explique que les femmes sont limitées dans l'accès aux protéines de manière encore plus sévère pendant les périodes de grossesse et d'allaitement. Elle explique par exemple que dans certaines populations africaines, comme dans beaucoup d'autres populations, les protéines sont considérées comme étant trop fortes pour être consommées par des individus dans une condition si délicate. Dans l'Inde du Sud, au Tamilnad, règne, par ailleurs l'idée selon laquelle « trop de nourriture » ou des nourritures trop riches n'est ni bon pour une femme enceinte, ni pour le fœtus. Et en Inde, on attend d'une femme hindoue qu'elle soit enceinte, allaitante, en bonne santé ou malade, qu'elle jeûne plusieurs fois par semaine pour des motifs religieux. Toutes les restrictions autour de l'alimentation font que la plupart du temps les femmes demeurent sans manger. D'autre part, En Nouvelle-Guinée, chez les Kasua étudiés par Florence Brunois, les tabous portant sur le gibier de plus grosse taille, soit le porc sauvage et le casoar par exemple, s'appliquent aux femmes enceintes et aux jeunes mères, mais aussi aux enfants et aux veuves. Priscille Touraille précise cependant que ces interdictions et ces justifications en lien avec la condition reproductive sont aberrantes

1.4. Surconsommation du côté des hommes

Les inégalités genrées en termes d'apports nutritionnels s'expliquent également par une surconsommation des hommes. En effet, l'ethnologue spécialiste de l'alimentation, De Garin, donne à voir, dans ce texte, une des pratiques les plus phénoménales de surconsommation par certains hommes. Il étudie notamment la population massa à la frontière du Cameroun et du Tchad, et en particulier la population d'éleveurs et de pêcheurs, et il observe que ceux-là pratiquent ce qu'ils appellent le « guru », soit une pratique qui consiste en l'ingestion de quantités astronomiques de lait pendant une période de l'année. Les hommes qui sont désignés pour suivre ce rituel assimilent plus de 4 000 calories par jour, jusqu'à engraisser de manière ostensible, sinon jusqu'à devenir obèses. Ainsi, Priscille Touraille souligne que la mortalité infantile était de 46 % en 1980 chez les Massa lors de l'étude, alors qu'elle n'était que de 26 % dans la population voisine des Mussey qui n'observe pas ce rite d'engraissement des hommes. De Garine et Koppert notent, par ailleurs, que l'institution du guru est une « pratique démocratique », qui donne un avantage nutritionnel à toute la population masculine entre 15 et 20 ans, permettant notamment aux hommes d'atteindre leur développement physique complet. Priscille Touraille souligne ici que le sens de "démocratie" doit être entendu dans son sens grec, soit un sens qui exclut les femmes et les enfants notamment. Enfin, ce rituel, en faisant grossir les hommes, aurait également une fonction de prestige social dans la mesure où il servirait au succès des « engraisés » pour se trouver un nombre important de partenaires sexuels féminins.

1.5. Des exemples de nutrition préférentielle des femmes ?

Au chapitre précédent ce texte, Priscille Touraille explique que, selon l'apport des sciences de la nutrition, les femmes, comme tous les primates femelles, devraient avoir priorité sur les éléments de l'alimentation de plus grande valeur nutritive en rapport à la charge de procréation. Et ce texte, et le chapitre 11 en général, a également pour objectif de savoir s'il existe les preuves d'une alimentation de valeur nutritive élevée attribuée aux femmes et aux enfants de sexe féminin qui pourraient justifier le caractère adaptatif des pratiques culturelles. Elle souligne ainsi, ici, certaines préférences de la part des femmes en termes de nutrition. Par exemple, elle explique que, en Inde du sud, les filles pubescentes ont une préférence nutritionnelle envers la consommation des œufs. En Chine, ce sont les femmes qui viennent de mettre au monde un enfant qui se voient offrir quantité d'œufs. Et l'engraissement des jeunes filles par une ingestion intensive de lait a pu se pratiquer au moment de la puberté dans certaines régions du Maghreb. Chez les Hadza de Tanzanie, il existerait même une obligation de donner de la viande aux femmes enceintes qui le demandent ; et il semble que les femmes qui viennent d'accoucher

dans les Andes aient aussi une priorité vis-à-vis de l'alimentation carnée, privilège qu'elles partagent avec les malades. Nonobstant, les pratiques de nutrition perçues comme « adaptatives » pour les femmes ne durent que le temps d'une grossesse, les femmes retrouvant pour la suite de leur vie reproductive les conditions alimentaires défavorables que Priscilla Touraille qualifie d'habituelles. Les besoins nutritionnels des femmes, et particulièrement des femmes au cours du processus de reproduction, ne sont donc pas ignorés de toutes les sociétés humaines, loin de là.

II - Interprétations des inégalités alimentaires : « une vraie résistance panglossienne »

A partir de ces observations, plusieurs anthropologues ont cherché à expliquer pour quelles raisons dans toutes ces sociétés, les femmes sont privées en protéines au profit des hommes alors que c'est sur elles que repose la fonction reproductrice. Il en est ressorti plusieurs thèses adaptationnistes qui prétendent que les populations n'ignorent pas fondamentalement le rôle critique de la nutrition des femmes en charge de la reproduction, mais que ces comportements correspondent à des stratégies (conscientes ou non) d'adaptations évolutives.

2.1. Un moyen de contrôle démographique ?

Les premières interprétations reposent sur l'idée que les populations cherchent à contrôler leur démographie.

-> Par les tabous alimentaires ?

Ellen Rosenberg explique que c'est afin de limiter la population que les femmes sont sous-alimentées « si un groupe veut limiter sa population, les femmes, et à l'occasion les enfants, seront sujets à des restrictions alimentaires, qui portent spécialement sur les protéines animales », au contraire, « si un groupe désire une population plus importante, le régime des femmes sera complété ». Ainsi, les carences en protéines des femmes auraient pour but de limiter la fécondité et de maintenir un juste équilibre démographique. La solution de ces peuples est donc d'affamer les femmes plutôt que de contrôler les rapports sexuels reproductifs.

-> Par la charge de travail ?

Brian Hayden fait l'hypothèse similaire que les populations cherchent à limiter leur fécondité en attribuant aux femmes de plus grandes charges de travail qu'aux hommes : « puisque les femmes travaillent plus que les hommes, elles seront en permanence dans un état nutritionnel précaire, et donc procréeront moins ».

D'après l'auteure, ces deux arguments ne sont pas recevables puisque les femmes seraient donc soumises à deux contraintes opposées : d'un côté un « impératif à l'engendrement » qui serait corrigé de l'autre côté par « un jeu de massacre par épuisement nutritionnel ».

2.2. Un moyen de contrôle de la taille des bébés ?

D'autres interprétations suggèrent que les privations des femmes en protéines seraient dues à une volonté de contrôler la taille des bébés.

John Speth note qu'un régime alimentaire riche en protéines et pauvre en glucides tendraient à réduire la taille du fœtus, ce qui augmenterait la mortalité infantile. Ainsi, « si l'accès à un grand nombre d'aliments riches en protéines est refusé aux femmes enceintes, c'est pour permettre au fœtus d'être le plus gros possible » et ainsi d'avoir plus de chance de survie.

A l'inverse, les restrictions alimentaires pendant la grossesse et l'allaitement pourraient être une stratégie afin d'éviter d'avoir de bébés de grande taille et ainsi de prévenir certaines complications lors de l'accouchement.

2.4. Un moyen d'éviter les substances tératogènes et pathogènes ?

Une dernière interprétation faisant appel à des raisons physiologiques suggère que la privation de protéines serait un moyen d'éviter les substances tératogènes et

pathogènes plus souvent présentes dans la viande que dans les autres aliments. D'après Daniel Fessler, les femmes enceintes sont immunodéprimées et sont donc plus sensibles aux différents pathogènes. La majorité des parasites étant dépendant du fer, qui est lui-même apporté en grande partie par les protéines animale, il faudrait provoquer des anémies pendant la grossesse afin d'augmenter la résistance aux parasites. La viande provoquerait d'ailleurs, chez la femme enceinte des nausées, signe d'un rejet viscéral du corps, afin de protéger son intégrité.

Cependant, l'anémie provoque des risques majeurs d'hémorragie lors de l'accouchement. Cette hypothèse n'explique pas non plus pourquoi les femmes sont privées de protéines tout au long de leur vie et pas seulement pendant la grossesse. De plus, les substances tératogènes contenues dans la viande sont généralement dégradées lors de la cuisson. Quant à la survenue de nausée, la viande provoque également lors de la grossesse des envies irrésistibles. Fessler cela explique par l'argument culturel : « les femmes veulent de la viande pendant la grossesse non pas parce qu'elles en ont physiologiquement besoin, mais parce qu'elles envient les hommes qui la consomment ». Fessler justifie ainsi les inégalités d'accès aux protéines.

2.5. Un « choix » pour les aliments d'origine végétale ?

Une autre explication consiste à affirmer que si les femmes mangent moins de viande et plus de végétaux, c'est par choix, et par préférences alimentaires qui seraient le reflet de « besoins biologiques ».

Cet argument va à l'encontre, à la fois des études anthropologiques (qui montre que les femmes sont le plus souvent privées de force), primatologiques (qui montre que les femelles primates recherchent intensivement des protéines) et biologique (qui montre notamment l'importance des protéines et des lipides dans le fonctionnement du cerveau humain).

(2.6. Des « envies irrésistibles » pour la terre ?

Il arrive que des femmes enceintes, animées d'une envie irrépressible, mangent de la terre. Certains expliquent ce comportement par l'argument du besoin physiologique (contrairement à la viande) : la terre satisferait des besoins en oligoéléments notamment.

Ce comportement s'observe surtout en cas de carences nutritionnelles. Ces pratiques sont principalement suscitées par la faim.)

2.7. Les femmes ont faim ? Qu'on leur donne des symboles !

Toutes ces interprétations se contredisent et s'invalident pour la simple raison qu'elles sont des tentatives de justification par la biologie d'inégalités qui apparaîtraient trop arbitraires autrement.

La recherche d'interprétations naturalistes des anthropologues témoigne du fait que « les hommes préfèrent bénéficier de la domination masculine tout en croyant que ces bénéfices résultent d'une force extérieure, de la nature ou des conventions ou même des femmes elles-mêmes » (R.Connell). Les ethnologues calquent leurs propres systèmes de pensées, sur les autres sociétés, empêchant ainsi l'analyse objective des rapports de genre. Ils font ainsi passer « l'autodéfense intellectuelle pour de l'objectivité scientifique ». La faim est souvent ignorée dans les sociétés étudiées. Le fait que les femmes sont plus souvent affamées que les hommes est donc encore moins remarqué et étudié.

Le contrôle de l'alimentation est un moyen de coercition social. Les famines sont organisées socialement dans l'intérêt de certains groupes. « L'affaiblissement d'individus affamés qui, physiologiquement parlant, auraient les plus grands besoins nutritionnels, semble un des moyens les plus terriblement efficace qui aient été trouvés pour asseoir une domination. »

Les régimes de genre contribuent donc largement à l'instauration d'un système d'oppression.

2.8. L'« égoïsme des hommes » : une prolepse douteuse

Le terme d'« égoïsme » ne caractérise pas une psychologie individuelle, il reflète des « pratiques culturelles traduisant des intérêts catégoriels dont profitent individuellement certains hommes ».

À qui profite le contrôle des protéines ?

3.1. La sensation de satiété : la faim justifie les moyens ?

Il est établi par les anthropologues que la quasi-totalité des cultures valorisent les protéines animales. Elles apportent un certain nombre de nutriments importants pour le corps et la sensation de satiété. On peut remarquer que bien que les femmes ont le contrôle sur la part glucidique de l'alimentation (par la cueillette et l'agriculture), les hommes y ont accès sans tabous ni restrictions.

3.2. Glucides contre protéines : un contrat transparent ?

La question qui se pose alors est pourquoi les femmes ne chassent-elles pas, pour avoir un accès direct et plus facile aux protéines ?

Certains anthropologues tels que Kim Hill répondent que c'est afin de s'occuper des enfants, que si les femmes participaient à la chasse, les coûts de mortalité infantile surpasseraient les bénéfices en termes de diminution de la malnutrition. Cette thèse va à l'encontre d'une précédente théorie adaptationniste qui affirmait que les femmes avaient les plus grosses charges de travail à travers la cueillette justement pour limiter la natalité, et cette hypothèse n'a pas été prouvée et la réciproque est également probable. De plus, il existe certaines sociétés où les femmes chassent, sans pour autant qu'il y ait davantage de mortalité infantile.

D'après Claude Lévi-Strauss, la division genrée du travail « est un moyen d'instaurer un état de dépendance réciproque entre les sexes ». L'auteure affirme que cet état de dépendance nutritionnelle profite davantage aux hommes qu'aux femmes, contrairement à l'idée dominante dans les travaux de nombreux anthropologues (comme Owen Lovejoy). Ces derniers, qui ont travaillé sur des sociétés de chasseurs-cueilleurs omettent souvent d'indiquer que les femmes participent autant (voire plus) à l'apport nutritionnel des hommes que l'inverse, à travers l'apport en végétaux et notamment en glucides. « Les hommes se nourrissent plus sûrement du travail des femmes sur le végétal que les femmes ne se nourrissent de la viande produite par les hommes ». Les hommes ont intérêt à ce que les femmes ne chassent pas car elles assurent ainsi un apport sûr et constant en glucides, alors que la chasse est plus aléatoire. Il y a un contrôle des hommes sur la consommation de protéines des femmes, mais il n'y a pas de contrôle sur la consommation des hommes en glucides (que les femmes fournissent). « Si les hommes veulent contrôler les femmes, il est évident qu'il vont contrôler les nutriments dont les femmes ont le plus besoin ». La division genrée du travail est donc un moyen pour les hommes d'avoir le contrôle sur les nutriments dont les femmes ont besoin, ce qui leur permet d'ancrer leur domination.

3.3. Quelle conséquence à long terme sur la stature des femmes ?

Les limitations nutritionnelles saisonnières semblent favoriser les individus de grande taille car ils possèdent de plus grandes réserves d'énergies, mais si les déficits alimentaires deviennent chroniques, la sélection naturelle semble privilégier les corps plus petits en fonction de l'efficacité énergétique. Les systèmes de pénuries organisées observée plus auparavant semblent s'appliquer aux femmes de façon chronique et permanente. Les régimes de genre, à la base des inégalités nutritionnelles, constitueraient donc une donnée explicative du dimorphisme sexuel et de la plus petite stature des femmes. La culture joue donc un rôle fondamental dans la sélection « naturelle », en exerçant des pressions sélectives qui s'ajoutent, voire surpassent, les contraintes environnementales.

III - Analyses contemporaines d'une politique de discriminations genrées en termes d'apports nutritionnels

3.1. Une division sexuelle du travail qui perdure...

Selon un article de l'INSEE intitulé "Le temps de l'alimentation en France" rédigé par Thibaut de Saint Pol au Laboratoire de sociologie quantitative à Crest Layla Ricroch sur les conditions de vie des ménages, « En 2010, comme en 1986, les hommes passent un peu plus de temps à s'alimenter que les femmes »

① Durée moyenne consacrée à l'alimentation selon le sexe et le statut d'activité

	1986	1999	2010				
	Ensemble	Ensemble	Ensemble	Homme	Femme	En étude ou en emploi	Ni emploi ni étude
Temps quotidien consacré à l'alimentation	02:09	02:16	02:22	02:25	02:20	02:16	02:32
Alimentation à domicile :							
sans personne extérieure au ménage	01:27	01:30	01:35	01:34	01:35	01:20	01:55
avec personnes extérieures au ménage	00:11	00:15	00:13	00:12	00:14	00:13	00:13
Alimentation sur le lieu de travail	00:10	00:06	00:07	00:08	00:06	00:12	00:01
Alimentation hors domicile et travail :							
sans personne extérieure au ménage	00:21*	00:03	00:06	00:07	00:06	00:07	00:05
avec personnes extérieures au ménage		00:22	00:21	00:23	00:20	00:24	00:18
Proportion passée devant la télévision (en %)	16	17	19	19	20	24	18

*Détail non disponible en 1986.

Lecture : en 2010, les adultes consacrent en moyenne 2 h 22 par jour à l'alimentation, dont 1 h 35 à domicile sans personne extérieure au ménage.

Champ : personnes de 18 ans et plus en France métropolitaine.

Source : Insee, enquêtes Emploi du temps 1985-1986, 1998-1999 et 2009-2010.

Ainsi, il est possible d'analyser ces données comme un héritage des sociétés patriarcales étudiées par Priscille Touraille. En effet, Priscille Touraille explique, dans le texte, que les femmes furent, dans beaucoup de sociétés, ségréguées des repas pris entre hommes ; et elle explique qu'elles ne bénéficient que d'une part moindre en termes de quantité de nourriture. Encore au XX^e siècle, et même un peu au XXI^e siècles, les femmes mangent moins longtemps que les hommes. Cela peut être interprété par le fait qu'elles passent plus de temps dans les activités domestiques, ce qui fait qu'elles ont moins le temps de rester à table ; ou bien par le fait qu'elles doivent s'attacher à servir tout le monde à table lorsqu'elles sont en famille, ce qui fait qu'elles passent moins de temps à manger.

D'autre part, selon deux autres tableaux tirés des enquêtes "Emplois du temps", les femmes consacrent plus de temps à la cuisine que les hommes, et elles se chargent habituellement des courses dans les couples.

**Tableau 4. Temps moyen consacré
à certaines activités domestiques par les personnes
vivant en couple**
(en minutes par jour)

Activités	Hommes		Femmes		Part des hommes (en %)	
	1986	1999	1986	1999	1986	1999
Cuisine	14	14	75	69	15,3	16,5
Ménage	9	11	57	67	14,1	14,5
Vaisselle	10	8	39	28	20,3	22,4
Courses	18	27	28	37	39,7	42,7
Jardinage	25	22	9	9	74,1	70,7
Total activités domestiques	143	160	320	303	31,0	34,5

Champ : Individus de 15 ans ou plus vivant en couple.

Source : INSEE, enquêtes « Emplois du temps » 1986 et 1999,
in Brousse [1999].

**Tableau 5. Qui se charge habituellement des courses
dans les couples, selon les commerces ?**
(en %)

	L'homme	La femme	Les deux	Autre*
Marché	15	58	25	2
Boulangerie	27	56	7	10
Boucherie	17	71	8	4
Épicerie	15	70	7	8
Supermarché, hypermarché	10	47	32	11
Tous commerces alimentaires	17	58	17	8

Cela peut également être interprété dans la lignée de l'étude de Priscille Touraille. En effet, Priscille Touraille précise, dans le texte, que le travail des femmes était, dans certaines sociétés, instrumentalisé par les hommes au profit de ces derniers. Elle prend, par exemple, le cas des sociétés Fore de Nouvelle-Guinée où les porcs domestiqués étaient consommés généralement par les hommes, bien que les porcs en question étaient élevés par les femmes. Ainsi, le fait que les femmes consacrent en moyenne plus de temps à la cuisine peut être interprété comme un héritage de ces anciennes organisations genrées sexistes. Par ailleurs, Priscille Touraille souligne également, dans le texte, que l'accès des femmes à la production alimentaire des hommes était réglementé, tandis que l'accès des hommes à la production des femmes était apparemment une évidence. En d'autres termes, les femmes, contrairement aux hommes, partageaient équitablement les fruits de leur production. Ainsi, relativement aux aliments consommés, les femmes travaillaient

plus que les hommes pour récolter les fruits de leurs productions. Cet excédent en termes de travail peut-être analysé, aujourd'hui donc, au travers de la sur-participation des femmes dans la charge des courses dans les couples.

3.2. ... et des préférences alimentaires différenciées qui perdurent

Selon un article du Nouvelliste publié en 2017, les personnes de sexe masculin mangeraient en moyenne davantage de viande que les femmes. Quelque 24% des hommes se nourriraient de viande tous les jours, contre 15% de femmes. Ces dernières seraient aussi plus nombreuses à être végétariennes (70%). Cet article tire ses données de l'institut DemoSCOPE mandaté par l'organisation Swissveg. Pour réaliser son étude, DemoSCOPE a interrogé 1296 personnes âgées de 15 et 74 ans habitant des deux côtés de la Sarine². Ainsi, on peut se poser la question selon laquelle ces comportements préférentiels différenciés contiennent en eux un large héritage anthropologique, soit un héritage selon lequel les femmes étaient privées de viande. On peut également supposer une certaine valeur symbolique genrée qui sous-tendrait de tels comportements. En effet, la viande possède une grande valeur symbolique dans beaucoup de sociétés. Par exemple, étymologiquement, le mot viande vient du latin *vivenda* signifiant en latin « ce qui sert à la vie ». En d'autres termes, la viande était considérée dès la Rome antique comme un des aliments les plus nobles et les plus vitalisants. Par conséquent, il ne serait pas étonnant de remarquer que les sociétés patriarcales, qu'incarnent la Rome antique notamment, privent les femmes de ce qu'ils considèrent comme le plus riche.

D'autre part, la sociologue Solenne Carof explique, dans un article intitulé « Les représentations sociales du "gros" » tiré de sa *Revue internationale francophone d'anthropologie et Santé*, que les régimes amaigrissants sont des pratiques qui touchent essentiellement les femmes. En effet, elle donne à voir dans cet article une différence genrée en termes de normes alimentaires et corporelles, et ce au moyen d'une analyse de quarante-quatre entretiens semi-directifs avec des hommes et des femmes en surcharge pondérale. Elle démontre, en outre, que si les pratiques amaigrissantes existent aussi chez les hommes, elles sont moins souvent associées à une rationalisation, une planification et un contrôle permanent de ce qui est ingéré. Et elle décrit ces pratiques comme étant à la fois majoritairement inefficaces et parfois dangereuses, elles contribueraient aux inégalités de genre dans la société contemporaine. On peut, dès lors, se demander si ces auto-restrictions alimentaires de la part des femmes tiennent leurs sources d'anciennes sociétés patriarcales qui s'entretenait à priver les femmes d'une certaine part de la nourriture commune, ou bien si ce n'est tout simplement pas un résultat d'une structure patriarcale tout simplement qui tend à affaiblir et à objectiver toujours plus le corps des femmes. On peut également faire un rapprochement avec un ouvrage de Mona Chollet : *Beauté*

² <https://www.lenouvelliste.ch/articles/lifestyle/sante/alimentation-il-y-a-plus-d-hommes-que-de-femmes-vegans-643626>

fatale. Dans cette ouvrage, Mona Chollet s'applique à démontrer en quoi les critères occidentaux de la "beauté fatale" s'attèlent à affaiblir et handicaper toujours plus le corps de la femme afin de la réduire dans ses capacités³.

3.3. Des préférences alimentaires différenciées entretenus par des symboles

Enfin, l'article de Paul Rigouste intitulé "Le cinéma est politique : Le grand costaud et la petite chose : représentations des corps masculins et féminins dans le cinéma d'animation contemporain", et publié en 2019, donne à voir la façon dont les inégalités hommes/femmes en termes d'apports nutritionnelles sont entretenues par des symboles ; notamment au travers des dessins animés⁴. L'article cite plusieurs exemples. Parmi ces exemples, il y a les *Indestructibles 2* (2018) qui met en scène une famille de super-héros dont le père fait une tête de plus que la mère et a une carrure quatre fois plus large, avec un torse en V hypermusclé qui contraste avec la silhouette « en sablier » de son épouse. De leur côté, la grande sœur filiforme a un tour de taille à peu près aussi grand que ses yeux, et trois fois plus petit que celui de son frère. L'article cite également le duo particulièrement disproportionné qui est celui de Ralph et Vanellope dans *Les Mondes de Ralph* (2012). Ici, le personnage féminin fait la même taille que la main du personnage masculin.

³ Chollet Mona, *Beauté fatale*, Les nouveaux visages d'une aliénation féminine, La Découverte, 2015

⁴ Rigouste Paul, "Le cinéma est politique : Le grand costaud et la petite chose : représentations des corps masculins et féminins dans le cinéma d'animation contemporain", publié le 11 juin 2019, http://www.lecinemaestpolitique.fr/le-grand-costaud-et-la-petite-chose-representations-des-corps-masculins-et-feminins-dans-le-cinema-danimation-contemporain/?fbclid=IwAR2nidb5xqk4DQvIzEmUThGCwxRMAZnWEsnlGN5_D271FupoxR_LxbwyJOQ

IV - Critiques

Nous pouvons d'abord souligner le travail de recherche et de recoupement que constitue cette méta-analyse. Priscille Touraille cite, rien que dans ce chapitre, plus d'une centaine de références différentes, on peut présumer qu'elle fait une présentation quasi exhaustive des thèses anthropologiques existantes sur le sujet.

Nous pouvons néanmoins regretter le manque de sources attestant de données biologiques. L'auteure cite une très grande majorité d'articles anthropologiques et très peu d'articles de la littérature biomédicale (2 ou 3 articles sur près de 200 références). Ce manque se ressent à la fois dans les thèses citées (qui invoquent pourtant des raisons biologiques mais qui, pour la plupart ne se basent pas sur des preuves scientifiques pour nourrir leur interprétation adaptatives des inégalités) et dans l'argumentaire de réfutation de ces hypothèses, où les arguments issus de la littérature biomédicale sont peu convoqués. Par exemple, John Speth cite des articles scientifiques réalisés dans des conditions particulières, assez éloignées de la situation des femmes dans les sociétés étudiées. Aussi, bien que ces études montrent un potentiel risque qu'entraînerait un excès de protéines, la grande majorité des études préconisent une légère augmentation des apports protéiques pendant la grossesse.

C'est un article orienté, presque militant, où la thèse de l'auteure est peu nuancée. On peut également regretter l'invalidation des hypothèses parfois un peu expéditives.

L'auteure reprend des hypothèses assez extrapolées à partir de données scientifiques: « on peut se demander si la « conscience dominée des femmes » [...] n'est pas seulement un effet d'endoctrinement mais aussi d'affaiblissement réel des capacités de réaction mentale ». En effet, bien qu'il y ait vraisemblablement un lien entre l'absorption de fer et le développement cognitif, il n'y a pas de recherche scientifique établissant des capacités cognitives inférieures chez les femmes. De plus, on présume dans ce cas que les petites filles sont carencées en fer dans la majorité de ces sociétés, or de telles mesures n'ont pas été faites; et le manque de protéines n'est pas toujours synonyme de manque en fer qui peut être apporté par d'autres aliments que la viande.

Des sociétés anciennes essentiellement patriarcales ?

On peut se questionner sur la pertinence méthodologique qui consiste à focaliser son attention de recherche sur les sociétés patriarcales, voire à omettre dans l'étude des sociétés matriarcales qui ont pourtant belle et bien existé. Des sociétés matriarcales sont, en effet, mises en exergue chez des autrices telles que Margaret Mead dans *Mœurs et sexualité en Océanie*. Dans cet ouvrage, Mead donne à voir des sociétés de type apollinien, soit des sociétés matriarcales où règnent le calme, l'équilibre et le conformisme. Par ailleurs, le livre de Heide Goettner-Abendroth intitulé *Les sociétés matriarcales, Recherches sur les cultures autochtones à travers le monde* retrace également un ensemble de sociétés matriarcales dans le monde, soit des sociétés ayant précédé même le système patriarcat apparu seulement vers 4 000-3 000 ans avant notre ère. Celles-là auraient survécu jusqu'à aujourd'hui ; et loin d'être une image inversée du patriarcat, comme le prétend l'idéologie dominante dont l'autrice fait une critique radicale, ces sociétés seraient des sociétés d'égalité et de partage entre les sexes. La connaissance de ces sociétés matriarcales serait, en outre, d'une grande utilité pour aider les femmes et les peuples autochtones en particulier à penser une alternative au système de domination patriarcal et colonisateur.

La viande : si bénéfique qu'on le dit ?

Enfin, la tonalité militante du texte sous-tend l'idée selon laquelle la viande serait véritablement un élément nutritionnel indispensable pour tout bon développement biologique. Or, un article de L214 nous informe qu'une alimentation végétarienne ou végétalienne équilibrée ne serait pas véritablement un frein au bon développement d'un individu, si cette alimentation est bien réfléchie et si elle apporte tous les nutriments nécessaires au bon développement de l'individu⁵. En outre, selon l'OMS, une consommation excessive de viande rouge peut provoquer des formes cancéreuses⁶.

⁵ <https://vegan-pratique.fr/pourquoi-devenir-vegan/pour-la-sante/>

⁶ <https://www.who.int/features/qa/cancer-red-meat/fr/>

CONCLUSION :

On a vu que les régimes de genre sont très répandus dans le temps et dans l'espace et entraînent des inégalités d'apport en protéines entre les hommes et les femmes. Longtemps ignorées par les chercheurs, ces inégalités doivent être mise en évidence et questionnées notamment sur leurs coûts évolutifs. Elles ne sont pas dues à des causes biologiques mais résultent de rapports de pouvoir qui s'inscrivent dans des organisations permettant la domination masculine à travers le contrôle de nutriments indispensables aux femmes. Au-delà de la question des protéines, ce chapitre s'inscrit dans un ouvrage questionnant les origines du dimorphisme sexuel en termes de taille. Priscille Touraille y défend l'idée que la différence de taille entre les hommes et les femmes ne serait pas due à des causes biologiques, mais à une construction sociale transmise à travers les sociétés, depuis des millénaires.

Cet article présente quelques défauts, plusieurs approximations scientifiques et des arguments qui peuvent être contestés, mais il a le mérite de questionner des explications naturalistes qui semblent aller de soi.

Priscille Touraille s'inscrit dans la tradition anthropologique de Marcel Mauss, qui a théorisé les techniques du corps, ou comment la société induit des comportements qui peuvent marquer les corps. Il ne s'agit pas de la même échelle de temps, puisque P. Touraille place son analyse sur le point de vue de l'évolution alors que M. Mauss ne parle que de la façon dont les corps témoignent des réalités dans lesquelles ils vivent, mais il s'agit pour les deux de décrire les effets de la culture sur la biologie et la façon dont les individus *incorporent* la socialisation.

BIBLIO/SITOGRAPHIE :

Bastide Lauren, *Présentes*

Chollet Mona, *Beauté fatale*, Les nouveaux visages d'une aliénation féminine, La
Découverte, 2015

Chollet Mona, *Sorcières : La puissance invaincue des femmes*

Goettner-Abendroth Heide, *Les sociétés matriarcales, Recherches sur les cultures
autochtones à travers le monde*, Des femmes antoinette fouque, 2012

Mead Margaret, *Moeurs et sexualité en Océanie*, Pocket, 2016

https://www.canal-u.tv/auteurs/touraille_priscile

[https://www-jstor-org.accesdistant.sorbonne-universite.fr/stable/55463?seq%3D1=&seq=2#
metadata_info_tab_contents](https://www-jstor-org.accesdistant.sorbonne-universite.fr/stable/55463?seq%3D1=&seq=2#metadata_info_tab_contents)

<https://www.sciencedirect.com/science/article/pii/S027153170000258X>

[https://www.lenouvelliste.ch/articles/lifestyle/sante/alimentation-il-y-a-plus-d-hommes-que-de-
-femmes-vegans-643626](https://www.lenouvelliste.ch/articles/lifestyle/sante/alimentation-il-y-a-plus-d-hommes-que-de-femmes-vegans-643626)

[http://www.lecinemaestpolitique.fr/le-grand-costaud-et-la-petite-chose-representations-des-c-
orps-masculins-et-feminins-dans-le-cinema-danimation-contemporain/?fbclid=IwAR2nidb5xq
k4DQvIzEmUThGCwxRMAZnWEsnlGN5_D271FupoxR_LxbwyJOQ](http://www.lecinemaestpolitique.fr/le-grand-costaud-et-la-petite-chose-representations-des-c-orps-masculins-et-feminins-dans-le-cinema-danimation-contemporain/?fbclid=IwAR2nidb5xqk4DQvIzEmUThGCwxRMAZnWEsnlGN5_D271FupoxR_LxbwyJOQ)

<https://vegan-pratique.fr/pourquoi-devenir-vegan/pour-la-sante/>

<https://www.who.int/features/qa/cancer-red-meat/fr/>